

Chercher le garçon

**Une exposition collective d'artistes hommes
7 mars - 30 août 2015**

Identité masculine ?

**Par Stéphane Léger,
critique d'art et chercheur indépendant.**

MAC VAL
Musée d'art contemporain
du Val-de-Marne

Préliminaires

Ce présent texte est un préambule à la visite de l'exposition « Chercher le garçon », précisément sur les concepts d'identité et de genre qui y sont convoqués. L'exposition présente plus de deux cents œuvres d'une centaine d'artistes « hommes ». Elle a pour ambition d'interroger la façon dont ces artistes contemporains prennent en charge les représentations qui permettent l'identification sociale sexuée (homme/femme) relativement aux attributs de genre sexués (masculin/féminin) auquel ces artistes sont liés culturellement et historiquement en tant qu'individus biologiquement désignés comme « mâles ».

L'étude sur le genre et l'identité dans les arts visuels

Cette interrogation s'inscrit dans un mouvement historique de réflexions et de pratiques artistiques sur la façon dont les artistes ont travaillé et travaillent encore la question plus large de la représentation de soi. C'est à partir des années 1960, et en relation étroite avec les mouvements politiques de libération sociale et de revendication des droits civiques par les minorités sexuelles, raciales et de classes, que les artistes femmes ont, de manière conséquente, revendiqué et dynamisé des pratiques artistiques assumées à partir de l'expérience subjective. Cette condition subjective de la pratique artistique s'explique par la volonté pour les femmes de prendre en charge de manière autonome (par soi et pour soi), c'est-à-dire en dehors du regard des hommes et de toute instance de pouvoir désignée comme masculine, les représentations de leur corps en tant que sujet-femme.

Les pratiques et attitudes des artistes de cette exposition doivent être vues selon ce moment historique.

Féminisme (Fabienne Dumont, 2007)

C'est dans les années 1970 que l'on entreprend en histoire de l'art des analyses à partir des théories féministes. Ces analyses se donnent pour objet d'examiner l'art et ses discours afin de déconstruire les schèmes qui ont permis la fabrique d'une histoire de l'art universelle, masculine, blanche, hétérocentrée et bourgeoise. C'est principalement aux États-Unis que ces analyses prennent forme sous l'impulsion politique des revendications des droits civiques pour les Noirs, les femmes et les homosexuels. De nouvelles pratiques se mettent en place à travers différents réseaux et écoles où l'on travaille des créations multimédias collectives et politiques au contenu féministe (performance, vidéo, collages, affiches, etc.), et délaissant ainsi les outils et sujets classiques de l'art. On citera pour exemple Judy Chicago et Miriam Shapiro au Woman's Building à San Francisco.

Linda Nochlin et Lucy Lippard aux États-Unis, ainsi que Griselda Pollock en Grande Bretagne entreprennent, dans les années 1970, d'évaluer l'apport des femmes dans l'art. En analysant les conditions sociologiques et politiques de production des œuvres d'art, elles mettent en avant l'idéologie androcentrique de la discipline des Beaux-Arts. Celle-ci a marginalisé les femmes tant dans leur accès à l'art comme pratique que comme constitution d'un sujet à part entière dans les représentations, montrant ainsi comment est construit le stéréotype féminin et le pouvoir masculin dans les arts visuels. Laura Mulvey, théoricienne britannique, a, quant à

elle, analysé en 1975 le plaisir scopique à l'œuvre dans le cinéma, démontrant comment l'image procède d'un rapport de pouvoir à travers un regard actif masculin sur un corps objet féminin.

Les artistes hommes

Dans les années 1980 et 1990, cette entreprise analytique se poursuit dans un débat en lien direct avec les pratiques artistiques dites féministes. Il faut comprendre que ces textes théoriques ont influencé et influencent encore beaucoup d'artistes femmes ou hommes. C'est aussi une manière de voir comment, depuis les années 1960, le discours théorique et critique ne cesse d'influer avec les pratiques artistiques. Elle se poursuit donc avec, entre autres, une déconstruction de la figure masculine et met en avant l'ambivalence des relations des hommes à la masculinité. Citons notamment Amelia Jones dans son ouvrage *Dis/Playing the Phallus: Male Artists Perform their Masculinities*, où elle analyse entre autre le travail de performance de Robert Morris, Vito Acconci et Chris Burden, avec une limite certaine en fixant le genre masculin à un unique objet, le phallus.

Dans cette logique, certains artistes hommes interrogent l'identité, mais sans passer véritablement par une revendication claire à l'endroit du genre. Ce fait peut être expliqué momentanément par cette longue tradition d'une logique où les hommes possèdent l'identité comme propriété présentée comme naturelle (John Locke). S'en défaire, c'est donc se défaire de cette logique naturaliste et dominante. Le genre masculin n'est pas véritablement entrepris et nommé car il est considéré comme le privilège, le neutre, l'abstrait.

Ou bien, il est réduit à quelques poncifs psychologisants comme le phallus ou la violence, qui ne rendent pas compte de sa complexité. La problématique d'une déconstruction du genre homme/masculin par et pour les mâles achoppe sur un paradoxe qui confronte la volonté des minorités d'accéder au pouvoir de l'identité comme propriété de soi à la nécessité pour les hommes blancs hétérosexuels de se défaire de cette propriété exclusive.

L'identité n'est ni une essence, ni une substance, et c'est ce que nous montre le concept de genre sexué. Le genre comme rôle homme/femme, comme attributs masculin/féminin, peut être envisagé comme une logique et une économie. Ce n'est pas une catégorie qui rend compte d'une réalité naturelle matérialisée et stable des corps. Mais le genre comme concept a permis de nommer une réalité économique d'exploitation des corps sexués, racialisés et classifiés, qui justifie, toutes proportions gardées, l'identité comme propriété (droit à être sujet de sa détermination ou à être objet de celle-ci). L'identité est donc à la fois un outil d'émancipation comme un outil de domination. Ces deux facettes dépendent de la reconnaissance de la puissance d'autodétermination (*empowerment*) donnée ou non à un individu (ou à un groupe d'individus) de s'autodéterminer. À défaut, l'identité relève d'une assignation, tout autant que l'autodétermination peut relever d'un assujettissement psychologique en intériorisant des facteurs extérieurs comme constitutifs de soi.

Dans ce vrillage complexe de l'identité entre sujet et objet, comme privilège de genre et seul accès à une représentation de soi par soi, certains artistes hommes ont pourtant cherché à se défaire de ce rapport exclusif du genre

à l'identité, en questionnant et/ou en refusant ce qui dans leur domaine formalisait les valeurs traditionnelles de la domination masculine. Ils s'attachent tout d'abord à déconstruire les symboles plutôt que les incarnations que l'on rencontre dans la figure de l'artiste comme génie et géniteur. Ce questionnement peut se lire à l'aune d'une remise en cause du modèle patriarcal par les mouvements féministes, mais aussi à partir des questionnements plus subjectifs des individus mâles, suite aux deux guerres mondiales et au processus naissant de la décolonisation qui a dégradé l'idéal héroïque du mâle occidental. Dans les années 1960, toute une frange d'artistes américains et européens construisent leurs pratiques en opposition aux figures tutélaires de l'art occidental incarnées par les artistes de l'abstraction américaine et les intellectuels européens exilés pendant la guerre, dont le travail a été instrumentalisé par les gouvernements occidentaux à des fins de propagandes impérialistes. Dans les années 1990, « l'hécatombe » dans la communauté homosexuelle masculine, suite au développement du sida, a donné lieu à des pratiques artistiques introspectives sur la condition précaire du sujet-homme et une nouvelle manière d'envisager le corps masculin en relation avec un corps malade toujours créateur (Alain Buffard). S'en suivent des pratiques diverses qui vont de l'investissement du plan horizontal (défiant l'érection sculpturale) à la fragmentation des espaces et des corps, qui contredisent le monolithe naturaliste, jusqu'aux stratégies d'invisibilité ou de travestissement dans l'espace public pour ne citer que ces exemples dont nous verrons les détails et autres pratiques et stratégies dans l'exposition.

Archéologie de l'identité et du genre

La non évidence de l'identité et du genre

Afin de bien saisir les enjeux autour de la masculinité, il faut comprendre que la question de l'identité et du genre sexué (homme/femme, masculin/féminin), pour récente qu'elle soit en tant qu'objet théorique, s'inscrit dans une longue histoire sur la manière dont les sociétés ont conceptualisé la définition du sujet individuel (propre à s'autodéterminer) et construit idéologiquement les déterminations de sexe, de race et de classe. Elle s'appuie également sur la manière dont ce sujet a mis en pratique des vécus sociologiques et politiques en tant qu'individu non soumis et non déterminé à l'avance par une nature transcendante divine ou souveraine.

En effet, l'identité et le genre ne vont pas de soi dans la manière dont on détermine les êtres humains. L'importance qu'ont pris ces phénomènes, quant à la façon dont les individus sont désignés et se présentent eux-mêmes, est historiquement déterminée. L'identité en elle-même, comme concept et comme pratique, n'a pas toujours eu l'importance qu'on lui donne aujourd'hui. Ses usages et les valeurs qu'on lui attribue en conséquence sont variables historiquement. Initialement, l'identité est un outil théorique académique qui permet d'identifier et de construire une image d'un même objet énoncé par deux discours différents. Un autre emploi, tout aussi pragmatique, permet par le nom propre d'un individu de rendre compte d'une lignée individuelle dans un continuum temporel et spatial d'un même sujet (généalogie humaine).

Dans ces usages élémentaires et pragmatiques, l'identité ne rend pas compte d'une subjectivité dont le sujet serait l'auteur. Pour le dire brièvement, jusqu'au début de la modernité, toute existence est soumise aux lois naturelles transcendées sous autorité divine. L'être humain n'est pas radicalement conçu et même envisagé comme une personne, comme auteur de lui-même, c'est-à-dire comme fondement (subjectum), source de ses actes et représentations. On voit déjà que la question de l'identité, pour tout sujet, s'inscrit pleinement dans un rapport à la performativité et à l'image de soi, pour soi et pour les autres. Or, dans le cadre du monde européen et christianisé pré-moderne, soumis aux lois naturelles transcendées, la seule unité auquel un être humain peut être rapporté est une unité transcendante, puisque l'être humain, en tant que création divine, est considéré être à l'image de Dieu. L'identité d'un être humain est donc dans ce cadre une fatalité qui ne se discute pas. Elle est d'essence divine et c'est cette essence qui fait l'unité. La notion de « personne » n'y est pas entreprise. Elle peut aussi renvoyer à d'autres réalités issues de la survivance de la culture antique hellénique et indienne, où c'est l'action qui détermine l'individu alors tourné vers l'extérieur. Le sujet est extraverti. L'identité convoque alors l'espèce ou la fonction pour servir de représentation¹, mais pas la personne au sens psychologique. On voit qu'ici l'unité relève d'un rapport à un absolu, un invariant transhistorique, transindividuel et transpersonnel. L'histoire du sujet peut donc être vue comme celle de l'émancipation de l'être humain vis-à-vis de tout pouvoir transcendant afin de s'approprier ses propres critères de représentation de soi, et les processus et techniques de subjectivation tel que Michel Foucault en a fait l'archéologie

dans *L'herméneutique du sujet*. Il y élabore une détermination historique, non fatalement naturelle donc, mais aussi une dimension éthique du sujet à partir d'une relecture des notions de « gouvernement de soi » et de « culture de soi » dans l'antiquité grecque. Le sujet, pour Foucault, est une pratique qui renvoie à des formes de conscience explicables et non opposables à la théorie. De la même manière que le pouvoir est pensé en terme de stratégie, l'obéissance à la loi comme morale n'est qu'une possibilité éthique parmi d'autres. Il n'y a pas de vérité du sujet selon un destin fatal, mais une « raison de vivre du sujet transformée en principe permanent et actif que l'existence actualise » (Jean-Paul Monferran) sous différentes formes non programmées. Pour le dire simplement, le sujet moderne est propre à construire son identité, qui inclue à la fois une généalogie humaine et une expression subjective s'actualisant toujours de manière contingente dans une interrelation sociale.

Inégalité du droit à l'autodétermination

Cette conception moderne du sujet prend forme à la fin du 17^{ème} siècle. Le philosophe britannique John Locke élabore à cette époque une théorie de l'identité du sujet comme propriété de soi selon un droit naturel. Il le fait dans le cadre plus large de la conceptualisation et de l'instauration d'une nouvelle politique territoriale en Occident qui se formalisera juridiquement par la création de l'État de droit, du contrat social et de la libre entreprise de l'esclavagisme. Cette conception de l'identité interroge l'autodétermination du sujet comme condition de sa liberté dans un monde qui commence à se séculariser et à construire une organisation

¹ Comment l'individu apparaît aux autres : prosôpon (visage, masque...), eidolon (image)...

Stéphane Léger, « Identité masculine ? »

rationnelle et politique du vivre-ensemble, entre individus raisonnés qui donnent de plus en plus de valeur aux relations intersubjectives comme constituantes de l'identité. Mais la mise en pratique de cette conception libérale de l'identité est pensée par l'homme blanc hétérosexuel et pour l'homme blanc hétérosexuel dans un contexte patriarcal et de filiation masculine. Elle exclut l'accès à ce droit de propriété de soi aux femmes et aux Noirs principalement. L'identité moderne n'est pas « neutre », elle est donc dès le départ genrée et racialisée. Tout le monde n'a pas le privilège d'être reconnu comme ayant le droit à s'autodéterminer. L'identité conceptualisée comme « propriété » s'inscrit donc dans une structure hiérarchique et économique de la société qui accorde ou non aux individus, selon le genre et la race, un droit au titre de la possession et de la disposition de soi, au même titre que la plupart des autres propriétés comme les terres exploitables par exemple. À la même époque, une articulation s'impose entre les discours médicaux qui justifient l'inégalité des sexes et les discours des naturalistes américains qui se basent sur la différence sexuelle pour élaborer le concept de « race » durant la période esclavagiste puis ségrégationniste (Elsa Dorlin). Or, une différence en nature n'impose pas de soi une inégalité de droit. Cette conception, dominante pour l'époque, alimente le discours sur l'identité et s'appuie sur l'étude médicale des attributs biologiques interprétés alors en catégories sociologiques. Le cadre économique-politique influence de manière dominante l'assignation des existences individuelles à des identités parfaitement distinguables et opérantes dans une organisation sociale hiérarchisée. Le processus de l'identification est long et continu, mais non linéaire. Ce qui pose problème avec le concept moderne

d'identité, c'est, comme on le voit, le passage de ces emplois pragmatiques et temporaires, dans un cadre académique et juridique, à un usage psycho-sociologique élargi, qui inclut des composantes relationnelles et expressives (Vincent Descombes). L'identité devient alors un véritable outil totalisant de représentation et d'assujettissement du sujet fixé à un appareil de production sociétal. Cet appareil a le pouvoir de situer et de hiérarchiser les existences, ressorties à un processus psychologique d'identification, d'appartenance et de distinction, dans une chaîne de production du social et de son économie. On parlera de paradigme identitaire pour désigner cette valeur psychologique de l'identité dans la manière dont les sujets sont définis et se définissent eux-mêmes en fonction des intérêts individuels branchés au collectif. Cette nouvelle valeur psycho-sociologique accordée à l'identité peut être déterminée comme l'outil maintenant indispensable à la construction du sujet libre. Il opère des choix croisés à partir de sa généalogie humaine objective et de ses expériences personnelles subjectives dans le but de se rendre auteur de lui-même, tel que le développera aussi la psychanalyse. Or, l'expérience personnelle est toujours contingente d'un contexte favorable ou non à la liberté de faire valoir cette expérience subjective. Car cette dernière, inscrite dans une interdépendance et interrelation avec le champ social, est toujours le fruit d'un rapport de forces complexe. Le sujet est toujours en contact avec les discours et images génériques et normatives des corps que produisent les instances légitimantes et qui servent d'outils de projection et d'identification dans le processus de construction psycho-sociologique du sujet. L'art et la production de masse des images sont donc des moyens privilégiés pour la formalisation de ce procédé, sa ritualisation,

sa visibilité et sa diffusion. Ces machines iconiques s'inscrivent dans l'histoire plus large des techniques modernes de construction intellectuelle et visuelle du corps sexué depuis le développement en masse des pratiques de modélisation, d'énonciation et de représentation du corps telles que le sport, l'éducation, les sciences anthropologiques, la criminologie, la physiognomonie, en passant par des instances de légitimation scientifiques telles que la médecine, à une époque où le dimorphisme sexuel se stabilise médicalement et juridiquement au 18^{ème} siècle.

Comment l'identité sexuée produit le genre

Le dimorphisme sexuel commence ainsi à s'imposer grâce à des moyens d'études plus sophistiqués qui permettent de mieux rendre objectivables les marqueurs biologiques du sexe. Pour autant, ces études sont le fruit d'interprétations contextuelles des faits biologiques, c'est-à-dire tributaires des moyens de connaissance et des idéologies dominantes de l'époque. L'anthropologie contemporaine a établi comme unique différence entre mâle et femelle, le rôle biologique que l'un et l'autre ont dans le processus de la reproduction humaine. Tout le reste n'est que construction sociale, politique, culturelle et donc variant. Biologiquement, selon ces différents rôles observés dans la reproduction, aucune hiérarchie sociale permanente et totalisante ne peut objectivement être déduite de ces marqueurs et être attribués au mâle et à la femelle. Ce processus est culturellement et politiquement contingent.

Il faut comprendre, comme l'ont démontré l'anthropologie, la sociologie et les études féministes, que la

différence sociale des sexes — c'est-à-dire l'interprétation sociale des marqueurs de sexes biologiques en rôles sociaux prédéfinis, processus complexe que l'on nomme le genre — ne peut être comprise que dans une articulation économique et politique de la maîtrise et de la domination des hommes sur le processus de la reproduction humaine, en lien avec la production sociale, la production marchande et la rationalisation du travail en conséquence. S'en suit alors toute une élaboration conceptuelle qui hiérarchise les rôles sociaux en cherchant dans les marqueurs sexuels biologiques les critères qui font « comme si » ces marqueurs fonctionnaient en tant que catégories strictement naturelles et objectives, et à partir desquels se produirait tout naturellement « une répartition hiérarchique des rôles sociaux suivant le sexe » : homme/femme. Les marqueurs sexuels prennent alors une valeur dominante dans la construction de l'identité.

Or, le genre, dans le processus de l'identification, se révèle finalement être une construction ambivalente et perturbatrice de l'unité présupposée du sujet sexué. Le genre n'est ni une théorie, ni une réalité substantielle comme nous venons de le voir. En tant que catégorie conceptuelle, le genre rend compte d'une réalité complexe et dynamique (non figée) à propos de la manière dont la société représente et hiérarchise les individus à partir d'interprétations de marqueurs sexuels biologiques. Cette réalité, il faut l'envisager comme un ensemble de strates inscrites dans une dynamique d'interprétations variables à partir des données biologiques abstraites. Ces données seront instrumentalisées suivant les contextes pour définir socialement un corps mâle, un corps femelle ou un corps intersexué comme « homme » ou comme « femme », c'est-à-dire suivant les rôles et fonctions attribués

dans une société donnée à ces catégories et suivant les comportements sexués (masculin/féminin) assignés idéologiquement à ces différents genres. Ce processus normatif produit en fait un idéal genré du sujet-homme et du sujet-femme. Or, dans la réalité, aucun individu ne possède en totalité les caractéristiques de ce regroupement idéal des attributs et fonctions du genre.

Comment le trouble dans le genre trouble l'identité en retour

Si le genre comme concept est récent, comme tout concept ou catégorie, il tente de rendre compte d'une réalité qui est effective depuis longtemps, mais qui n'avait jamais été analysée et nommée. Le concept de genre apparaît dans les études anthropologiques et psychologiques qui étudient la socialisation des femmes et des hommes et les comportements sexuels. À la suite des travaux de l'anthropologue Margareth Mead au début du 20^{ème} siècle, c'est John Money (professeur émérite de psychologie médicale et de pédiatrie à l'université Johns Hopkins, aux États-Unis) qui, en 1955, utilise pour la première fois le mot « gender » là où Margareth Mead utilisait la formule « sex roles ». Il utilise ce terme dans ses études sur les personnes intersexuées, et qui ont mis à jour la non évidence naturelle du sexe, pour ainsi nommer l'écart entre le rôle social et l'assignation biologique des sexes. C'est ensuite Robert Stoller, dans ses études sur les personnes transgenres (qui ne s'identifient pas à leur sexe de naissance), qui l'utilise pour séparer le genre et le sexe (marqueur biologique) là où Money se contentait d'énoncer un écart. Il parlera de « gender identity ». Le concept est ensuite repris par les courants et les théories féministes françaises et anglo-saxonnes qui tentent

de dénaturaliser le sexe à partir de la distinction entre nature et culture faite par Levi-Strauss. Il s'agit de montrer que derrière le mot « sexe » il n'y a pas qu'une réalité biologique, mais aussi une interprétation sociologique et politique de cette réalité. Cette terminologie prend corps dans un corpus anthropologique féministe (Sherry Ortner, Nicole-Claude Mathieu) qui tente de déconstruire la domination masculine « fondée sur la division sexuelle des rôles sociaux, elle porte en effet le regard sur la constante relégation des femmes au pôle, supposé naturel, de la reproduction » (Éric Fassin).

Là où les théories féministes se séparent de l'origine anthropologique et psychologique de Money et de Stoller, c'est pour affirmer que le concept de genre ne sert pas seulement un savoir médicale neutre, mais est aussi une entreprise de pouvoir et de normalisation sociale et politique. Elles en feront donc une catégorie d'analyse critique qui permet de nommer concrètement la dynamique des critères qui prévalent à la hiérarchisation sociale des corps selon le sexe biologique, mais qui étaient voilés derrière un prétendu naturalisme de ces rôles et qu'il convient de dévoiler et de défaire tel que Judith Butler le proposera dans son essai *Défaire le genre*. C'est elle, par ailleurs, qui invite à penser le trouble qui perturbe le genre en vue de définir une politique féministe sans le fondement d'une identité stable qui reviendrait à énoncer une catégorie identitaire « femme » ou « homme » monolithique et transhistorique. Or, le genre n'est pas un processus fiable pour Butler, dans le sens où les attributs et critères qui permettent d'identifier un sujet comme homme ou comme femme ne sont jamais stables et ne correspondent pas naturellement et en tout points aux critères biologiques qui font dire si un corps est mâle ou femelle dans le processus de

Stéphane Léger, « Identité masculine ? »

la reproduction. Elle examine en ce sens, relisant les écrits de Foucault, Freud, Lacan, Levi-Strauss, Beauvoir, Kristeva, Wittig, Irigaray, les marginalités sociales qui perturbent l'injonction normative du sujet sexuel, pour théoriser le jeu performatif du genre par-delà la répression du pouvoir masculin, blanc et hétérocentré. Ces marginalités montrent en effet que l'on peut assigner un genre à un sujet sans que la réalité biologique correspondent en tout point aux qualités énoncées comme masculines ou féminines. En clair, comme nous le montrent les études génétiques et biologiques actuelles, un corps mâle ou un corps femelle peut très bien présenter des attributs sexuels primaires (gonades) en contradiction avec des attributs sexuels secondaires (système pileux, tonalité de la voix, etc.) (Anne Fausto Sterling), voir une plus grande différence de ces contradictions entre catégories du même genre qu'entre deux catégories de genres différents (Cynthia Krauss). Ou bien, culturellement parlant, un attribut vestimentaire sera à une époque indéterminé sexuellement, et à une autre désigné comme masculin ou féminin. Le maquillage par exemple, n'a pas toujours été le privilège des femmes en Occident, et il peut être dans d'autres cultures et époques un attribut avant tout hygiénique autant pour les femmes que pour les hommes, protégeant de certaines infections, comme dans l'Égypte antique.

Sous l'impulsion du Black feminism des années 1960-1970, dans les années 1980 et 1990, les théories féministes mettent en place des croisements en lien avec l'entreprise théorique post-coloniale. Ces croisements révèlent des parallèles entre l'histoire de la domination masculine occidentale sur les sexes et l'histoire sur les « races » (Elsa Dorlin, à la suite de Thomas Laqueur sur l'histoire du discours médicale).

Dans cette histoire générale de l'identité et du genre, les hommes n'ont pas entrepris une déconstruction des attributs et fonctions du genre auxquels ils sont assignés comme l'ont fait les femmes. Pour autant, il serait faux de dire qu'ils n'ont rien fait. Elle n'a tout simplement pas encore été étudiée et analysée de manière conséquente. Les hommes n'ont pas encore revendiqué une telle déconstruction comme véritable projet politique à la hauteur de ce qu'en ont fait les femmes pour elles-mêmes. L'exposition « Chercher le garçon » nous permet partiellement de prendre une mesure actuelle de cette entreprise.

Stéphane Léger

Stéphane Léger

Critique d'art et chercheur indépendant, il poursuit actuellement une recherche suivant un axe épistémologique qui devra proposer une archéologie des stratégies de sortie du paradigme identitaire dans les représentations contemporaines. Dans ce cadre, il interroge l'identification du genre « masculin » et la réception critique du courant de l'art minimal étasunien par les discours féministes. Il est co-fondateur de l'association Infime dépense de quelques grammes, plateforme de recherche, d'expérimentation, de production et de diffusion en art contemporain.

« Chercher le garçon »

Exposition collective
d'artistes hommes

7 mars - 30 août 2015

Musée d'art contemporain
du Val-de-Marne

